

SUR DES EAUX REDOUTABLES À L'APPEL DE JÉSUS

+ Mgr Laurent Camiade
Evêque de Cahors

Le Christ nous pousse à marcher sur des eaux instables, à embarquer dans une Église exposée aux vents contraires de ce monde et à Le rejoindre car il vient vers nous. *Sur des eaux redoutables, à l'appel de Jésus* : ce sont des mots, des appels qui se lisent dans l'Évangile.

Évangile de Jésus-Christ selon saint Matthieu 14,22-36 (Traduction liturgique)

22 Aussitôt Jésus obligea les disciples à monter dans la barque et à le précéder sur l'autre rive, pendant qu'il renverrait les foules.

23 Quand il les eut renvoyées, il gravit la montagne, à l'écart, pour prier. Le soir venu, il était là, seul.

24 La barque était déjà à une bonne distance de la terre, elle était battue par les vagues, car le vent était contraire. **25** Vers la fin de la nuit, Jésus vint vers eux en marchant sur la mer. **26** En le voyant marcher sur la mer, les disciples furent bouleversés. Ils dirent : « C'est un fantôme. » Pris de peur, ils se mirent à crier.

27 Mais aussitôt Jésus leur parla : « Confiance ! c'est moi ; n'ayez plus peur ! »

28 Pierre prit alors la parole : « Seigneur, si c'est bien toi, ordonne-moi de venir vers toi sur les eaux. » **29** Jésus lui dit : « Viens ! » Pierre descendit de la barque et marcha sur les eaux pour aller vers Jésus. **30** Mais, voyant la force du vent, il eut peur et, comme il commençait à enfoncer, il cria : « Seigneur, sauve-moi ! » **31** Aussitôt, Jésus étendit la main, le saisit et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » **32** Et quand ils furent montés dans la barque, le vent tomba.

33 Alors ceux qui étaient dans la barque se prosternèrent devant lui, et ils lui dirent : « Vraiment, tu es le Fils de Dieu ! »

34 Après la traversée, ils abordèrent à Génésareth. **35** Les gens de cet endroit reconnurent Jésus ; ils firent avertir toute la région, et on lui amena tous les malades. **36** Ils le suppliaient de leur laisser seulement toucher la frange de son manteau, et tous ceux qui le faisaient furent sauvés.

Après les disciples du Seigneur et près de deux millénaires de vie ecclésiale, nous voici engagés dans une démarche synodale pour faire progresser l'Église dans sa marche communautaire avec et à la suite du Christ. C'est ce qu'a proposé le pape François à l'échelle de tous les continents et de chaque diocèse. Certaines personnes imaginent que les conclusions sont écrites d'avance, mais ce n'est pas le cas. Le discernement doit être patient, il prend du temps, avec cette part d'incertitude, souvent inconfortable.

La présente lettre fait suite à l'assemblée synodale diocésaine du 26 novembre 2022. Je souhaite principalement inviter ici à poursuivre la réflexion, c'est pourquoi chacune des trois parties se terminera par des questions pour s'arrêter personnellement ou échanger en petits groupes. En multipliant les occasions de partager sur notre foi, entre croyants mais aussi avec toute personne de bonne volonté qui accepte de s'y prêter, nous pourrions grandir et progresser sur le chemin de l'Évangile et en devenir

davantage témoins. Les trois parties de cette lettre, suivant l'Évangile cité en exergue, sont intitulées ainsi : 1. Prendre place dans la barque de l'Église, sur mer

agitée. 2. S'approcher du Christ au milieu du monde en crise. 3. Accoster pour partager la foi avec tous. En conclusion, je récapitulerai quelques pistes à garder.

1 Prendre place dans la barque de l'Église, sur mer agitée

Sur la mer agitée du monde qui nous entoure, la barque de l'Église est fortement secouée. Elle est battue par les vagues et le vent est contraire (cf. Mt 14,24). Oui, cette mer dont parle l'Évangile, c'est bien notre monde avec ses crises et nous sommes dedans. Nous y sommes parce que le Seigneur le veut. L'Évangile nous dit, ce qui est inhabituel, que Jésus « *obligea ses disciples à monter dans la barque et à le précéder sur l'autre rive* » (Mt 14,22). Car ici, Jésus « oblige » à prendre la mer. Il renvoie les disciples dans le monde réel, un monde redoutable. Dans la culture biblique, la mer est un lieu angoissant, symbole de mort, lieu où il n'y a pas de sécurité. Traverser la mer est une épreuve. Une épreuve libératrice, comme pour le peuple qui va quitter l'Égypte en traversant la mer à pied sec, mais non sans voir à droite et à gauche, d'inquiétantes murailles d'eau (Ex 14,22) : seule la foi permet de penser qu'elles vont tenir en place jusqu'à l'arrivée sur l'autre rive. Jésus oblige ici ses disciples à s'éloigner des foules réunies au jour de la multiplication des pains. Cela évoque la force du rite d'envoi à la fin d'une messe : « *allez* ». Revenir dans le réel du monde suit nécessairement tout partage du pain de vie. Jésus ne veut pas une Église triomphante ici-bas, ni une Église sûre d'elle, il l'envoie sur une barque fragile qui traverse la mer redoutable. Il veut qu'elle ressente pleinement

les vagues puissantes de ce monde et son vent contraire.

Les eaux redoutables des défis actuels

L'Église est éprouvée aujourd'hui. Les chrétiens se sentent isolés dans une société en mutation avec ses multiples crises, sociales, culturelles, économiques, migratoires, climatiques, énergétiques, géo-politiques. Nos modes de vie devraient changer en profondeur, mais les avantages acquis en termes de confort matériel, de liberté individuelle, d'accès rapide aux progrès technologiques et de sécurité sociale, génèrent plus d'efforts pour préserver le système que pour en changer. La parole de l'Église dans ces domaines est elle-même à la fois attendue et redoutée.

La crise des abus sexuels, notamment, discrédite souvent cette parole, surtout quand elle est portée par les pasteurs de l'Église. Les laïcs sentent bien qu'ils ont un rôle majeur à jouer, mais ils peinent souvent à trouver leur place ou se sentent démunis, trop peu formés, vite déstabilisés. Nous voyons tous combien il est difficile d'avoir une vie cohérente avec les besoins actuels de changement : Comment trouver le courage de partager davantage ce que nous avons avec les plus pauvres ? Comment accueillir les étrangers sans se sentir envahis ? Comment mener une vie respectueuse de l'environnement

sans renier les progrès techniques ? Comment accueillir et protéger la vie humaine sans trop de douleurs ? Comment être artisans de paix sans fuir les combats contre l'injustice ? Comment vivre unis et assumer nos divergences idéologiques ? L'Évangile ouvre des pistes claires, mais nous ne sommes tous qu'en chemin et, très vite, nos incohérences nous sont renvoyées comme autant de paradoxes qu'une mentalité technicienne ne tolère pas. Il est redoutable de nous sentir ainsi exposés et fragiles.

La diversité, joie et épreuve

Prendre place dans la barque de l'Église implique, par ailleurs, d'y vivre la diversité. C'est souvent difficile. Le débat n'est pas facile dans la société mais pas bien davantage dans l'Église. Si nous recouvrons trop vite nos désaccords entre chrétiens sous le principe selon lequel « *nous ne formons tous qu'un seul corps* » (1 Co 12,12), alors nous ne cherchons pas assez à recevoir les uns des autres ce que chacun peut apporter à l'ensemble. Lors de notre assemblée synodale diocésaine du 26 novembre 2022, les participants étaient très divers car nous avons invité des personnes de diverses générations et sensibilités. Cela fut une joie pour tous de sentir qu'on avait pu répondre présent, même si certains, peut-être, venaient avec plus ou moins de motivation. Beaucoup ont été touchés par la liberté de ton et de contenu des témoignages. Tous étaient heureux de pouvoir se retrouver aussi différents et se découvrir tournés ensemble vers le Christ. Un grand et sincère désir d'avancer tous ensemble est apparu, même si nous ne savions pas trop com-

ment nous y prendre. Le désir partagé de dépasser les désaccords a sûrement été le motif principal de la joie qui transpirait à la fin de cette journée. Comment chacun va-t-il bouger un peu ensuite, on ne le sait pas. Mais nous pouvons demander à l'Esprit Saint de poursuivre en nous, dans tout le diocèse et dans toute l'Église, ce qu'il a ainsi commencé de façon si douce et si belle.

C'est un point essentiel que nous pouvons retenir de cette expérience comme de la démarche synodale dans son ensemble : il existe un profond besoin de dialoguer en Église. Je souhaite que l'on favorise et que l'on développe des lieux, des occasions de dialogue en vérité, en réunissant des personnes qui n'ont pas toutes les mêmes goûts et les mêmes idées, en provoquant des rencontres où le débat soit possible, où l'on ne sait pas d'avance ce qui en sortira, mais où l'on permet à l'Esprit Saint de donner du fruit à la rencontre.

Nommer nos peurs et les dépasser

Quand Jésus rejoint les disciples embarqués sur la mer en marchant sur les eaux, ceux-ci sont affolés (Mt 14,26). Ils croient que c'est un fantôme. Dans un dialogue en Église qui assume l'instabilité culturelle dans laquelle nous sommes, les divergences ou les différences des points de vue et de façons de se situer, il y a une insécurité redoutable. Le Christ nous rejoint sur cette mer, mais sa venue elle-même peut avoir un premier effet troublant. Ainsi, la parole d'un frère chrétien qui ne pense pas comme nous peut déstabiliser. Notre première réaction peut être de penser qu'il se trompe, qu'il manque de formation. Mais s'il

exprime quelque chose au nom de sa foi au Christ, peut-être y a-t-il une intuition juste dans ce qu'il exprime même si je n'y souscris pas. Il y a quelque chose à recevoir de la part du Seigneur. Saint Pierre sera prêt à aller à la rencontre de ce fantôme effrayant : « *Seigneur, si c'est bien toi, ordonne-moi de venir vers toi sur les eaux* » (Mt 14,28).

« *Confiance, c'est moi, n'ayez pas peur* » (Mt 14,27) dit Jésus. Entendre ces paroles, c'est d'abord regarder nos peurs en face. Devant les épreuves actuelles de l'Église, certains chrétiens ont peur de voir les églises se vider, de ne plus attirer. On serait prêt à n'importe quoi pour sortir de la spirale du massif décrochage de la pratique religieuse. D'autres ont surtout peur que l'on s'éloigne de la vérité doctrinale ou que l'on brade les principes éthiques. Plusieurs ont peur qu'il n'y ait pas assez de prêtres. Il y en a aussi qui craignent surtout que l'Église ne se replie comme une secte, un club élitiste où les plus pauvres et ceux qui se sentent indignes n'auraient pas leur place. Certains encore craignent de ne plus trouver eux-mêmes leur place dans l'Église,

par exemple parce qu'ils pensent ne pas correspondre à l'idéal chrétien tel qu'il se présente à eux.

La peur est souvent liée à l'isolement et au sentiment d'être abandonné. L'enfant qui marche dans l'obscurité n'a plus peur quand sa mère lui tient la main. Vaincre la peur demande de sentir une présence amicale. Nous vaincrons la peur en nous encourageant et en nous soutenant mutuellement.

Pourquoi prendre place dans une Église qui a des pécheurs en son sein ?

Quand l'Église traverse des turbulences, parfois elle nous déçoit ou nous révolte. Certains s'éloignent de leur communauté paroissiale. La question se pose alors : au fond pourquoi participer à l'Église ? Ai-je besoin d'être en lien avec d'autres chrétiens pour croire ? Pourquoi serions-nous obligés de monter dans la barque ?

La raison principale pour entrer dans l'Église vient de la nature même de la foi. Car la foi naît de la parole d'un autre. « *La foi vient de ce qu'on entend,*



et ce qu'on entend vient de la parole de Christ » (Rm 10,17). L'Église se présente comme « l'assemblée de ceux que la parole de Dieu convoque pour former le Peuple de Dieu » (cf. *Catéchisme de l'Eglise Catholique* n. 777). Lors du baptême, la foi s'exprime par un « je crois » en réponse à un « croyez-vous ? ». Ce simple dialogue rend bien visible que la foi du baptisé vient de plus loin que lui-même : elle est réponse à l'appel de Dieu. Cela nécessite un dialogue concret et donc une altérité (un autre que soi-même). On n'intègre pas l'Église à la suite d'une simple réflexion personnelle, subjective, mais parce que le Seigneur nous y appelle, parce que, dans son Église, Il nous parle et nous convoque à nous assembler pour professer la foi et former ainsi un peuple qui appartient à Dieu.

Les relations humaines sont marquées par le péché. En Église aussi, il y a donc des frustrations et parfois des heurts ou même, hélas, des abus (de pouvoir, d'autorité, de conscience...). L'ennemi a semé de l'ivraie dans le champ, mais cela n'empêche pas le bon grain de pousser. Mieux, si le « maître de maison » n'a pas voulu qu'on arrache l'ivraie, c'est pour ne pas risquer d'enlever le blé en même temps (cf. Mt 13,29). Ceci ne justifie en aucune manière les péchés des membres de l'Église ni de les minimiser quand ils sont graves. Car la vocation de l'Église, ce à quoi la parole de Dieu nous appelle, c'est précisément de manifester la présence du royaume de Dieu qui vient et qui est déjà en germe ici-bas. Mais ce qui fait l'Église, ce qui motive à la rejoindre, ce n'est pas le confort affectif qu'on pourrait y trouver ni la facilité de rejoindre déjà ici-bas un coin

de paradis. Nous participons à l'Église parce que nous sommes attirés par le blé qui pousse en elle, c'est-à-dire la parole du Seigneur qui rassemble.

La place des femmes et des hommes

Il est souvent reproché à l'Église de donner l'impression que les femmes comptent moins que les hommes, surtout si l'on ne voit l'Église qu'à travers son clergé. Certains n'hésitent pas à en conclure qu'il suffirait d'ordonner des femmes prêtres pour résoudre cette difficulté. Des raisons théologiques solides s'y opposent, que cette lettre n'a pas la place de développer. Rappelons simplement que les prêtres ne sont pas tout dans l'Église et que les conversions à vivre dans le domaine du respect de la place et de la dignité de chacun ne se limitent pas à la question de l'ordination. La communion ecclésiale devrait faire que chacun, avec les dons propres qu'il a reçus, apporte quelque chose de Dieu aux autres, que chacun soit un signe de Dieu pour les autres. Un charisme est toujours donné pour le bien du corps entier de l'Église.

Outre la place des femmes, la question de la place effective des hommes laïcs dans l'Église, voire du juste rôle des hommes dans notre société marquée par le féminisme est aussi parfois posée. Les relations hommes-femmes dans la société actuelle, relèvent de grands enjeux anthropologiques, à approfondir dans les années à venir, sans céder aux idéologies ni fuir les questions.

Faire en sorte que des femmes trouvent une place de façon lisible et habituelle dans tous nos processus décisionnels,

paraît de plus en plus indispensable. Déjà, par les divers conseils, des femmes sont réellement présentes et influentes dans les décisions. Les conseils dans l'Église ne devraient pas être vus comme des outils pour aider les évêques ou les curés à prendre de bonnes décisions. Ce sont d'abord des rencontres où chaque participant fait l'expérience de l'Esprit Saint reçu au baptême. Et l'Esprit inspire qui Il veut pour éclairer la communauté chrétienne. Nos conseils n'ont pas pour but de dégager des opinions majoritaires, mais ils permettent un dialogue où l'on construit ensemble des décisions sous la motion de l'Esprit Saint. Le rôle des pasteurs de l'Église, chargés d'enseigner et sanctifier mais aussi de guider, est indispensable, sous peine de décapiter l'Église dont le Christ est la tête. L'autorité des ministres ordonnés sert un discernement communautaire dans la mesure où elle s'exerce selon le modèle du Christ.

Pour mieux valoriser la place des femmes, nous devons continuer d'appeler des femmes au conseil épiscopal ou dans les autres lieux de décision. Je pense, en particulier aux conseils économiques paroissiaux, souvent assez peu fournis dans nos paroisses, laissant croire que, pour les décisions économiques, cela ne concerne que de rares spécialistes. Les Équipes d'Animation Pastorale (EAP) sont majoritairement féminines, mais il reste encore à travailler, dans plusieurs paroisses, pour qu'elles soient réellement opérationnelles.

1. En quoi sommes-nous impliqués ou impactés dans les difficultés liées à la diversité au sein de l'Église ? 2. Comment pouvons-nous en Église, quel que soient les groupes ou communautés auxquelles nous appartenons surmonter les peurs ou dépasser les clivages ? 3. A quelles conversions ce défi nous conduit-il ?

2 Venir au Christ au milieu du monde en crise

« Viens » dit Jésus à Pierre, et Pierre descend de la barque pour s'avancer vers Jésus en marchant sur l'eau (cf. Mt 14,29). Jésus ne nous invite peut-être pas tant à nous installer en bonne place dans la barque de l'Église qu'à en descendre pour aller vers lui et marcher sur les eaux angoissantes de ce monde. C'est une grande exigence que de rejoindre Jésus marchant au milieu de ce monde, selon la logique de l'incarnation. La place des baptisés n'est pas tant de s'installer dans un statut ecclésial reconnu et sécurisant (réalités pourtant bonnes voire nécessaires par ailleurs)

que d'en descendre et de marcher avec confiance à la rencontre du Christ qui nous attend en ce monde, auprès des malades, des jeunes désorientés, des pauvres ou des migrants, parmi nos contemporains en quête de spiritualité ou à l'écoute de nos frères et sœurs divorcés ou homosexuels, au sein des débats de société, avec les parents confrontés par exemple à la pornographie qui envahit les écrans de leurs enfants ou près d'élèves ayant dû abattre leurs troupeaux pour raison sanitaire, etc. C'est là que le Seigneur nous attend et nous invite à avancer « viens », sans savoir sur quoi nous allons

nous appuyer, sinon sur sa parole et son invitation, en marchant sur les eaux.

Avancer vers Jésus et se laisser transformer

Prendre place dans une Église qui n'est pas un paquebot insubmersible mais une simple barque battue par les vagues de son temps, consiste à se décider fermement à vivre en état de conversion permanente, selon un élan de retour vers Dieu et de sortie de soi pour grandir dans l'amour fraternel par la force de l'Esprit-Saint.

En réfléchissant avec le conseil pastoral diocésain sur les enjeux pour notre Église en ce temps, une remarque a été faite sur « *l'absence des chrétiens sur les lieux de formation* ». Il existe, en effet, un certain nombre de propositions de formation, et souvent, comme cela a été le cas dans les contributions spontanées de la première étape synodale, les chrétiens disent avoir besoin d'être mieux formés. Mais lorsqu'il faut quitter son quotidien pour s'engager dans un processus de formation, lorsqu'il faut s'y mettre, très peu répondent à l'appel. Sans doute avons-nous à améliorer les contenus et la forme de nos propositions, à trouver des rythmes, des pédagogies et des outils d'animation adaptés à notre époque et aux modes de vie actuels. Mais rien ne permettra de faire l'économie d'un effort pour se laisser former, pour se laisser transformer, pour que se fortifie en nous l'homme intérieur (cf. Ep 3,16). Si nous voulons progresser dans l'amour fraternel, ce qui est le sens global et le plus fondamental de la mission et du témoignage chrétien, si nous voulons marcher sur les eaux troubles de ce monde sans nous y

enfoncer totalement, il sera de plus en plus nécessaire d'avoir des lieux de formation et de relecture.

Coopérer avec de bons prêtres

Le saint Peuple de Dieu attend beaucoup des prêtres, l'expérience de la proximité de Dieu passe beaucoup par le ministère des prêtres qui apparaît souvent aussi comme une vitrine de l'Église. J'ai été frappé depuis mon arrivée dans ce diocèse de Cahors, de la fidélité d'un nombre significatif de personnes à prier pour les vocations. Mais, par ailleurs, certains catholiques expriment leur déception, voire leurs suspicions face à tel ou tel prêtre ou face aux abus dont on parle beaucoup et qui sont d'autant plus choquants venant de prêtres ou d'évêques. J'entend, plus souvent encore, la peine de sentir que tel ou tel prêtre serait « *méchant* », ou « *ne nous comprend pas* », ou encore celui-ci « *n'est pas venu ici pour nous* ». Ces avis dépités peuvent être le fruit d'incompréhensions, d'incompatibilités de caractère ou autres divergences. Ils témoignent de clivages importants concernant ce qu'est un prêtre et la nature spirituelle du ministère presbytéral.

Un prêtre devrait être « *bon* » (on dit parfois « *un bon prêtre* »), c'est-à-dire dévoué aux autres, sans démagogie, mais avec générosité, avec *magnanimité* (cf. Gal 5,22 ; 1 Co 13,5). Il est là comme image du Christ-pasteur, le « *bon pasteur* », qui « *donne sa vie pour ses brebis* ». Comment aider nos prêtres à ne pas se replier sur leur petite personne ? Il me semble que la première chose est de respecter les besoins légitimes de la personne du prêtre, de ne pas mépriser ni renier son humanité en exigeant, par



Messe de l'assemblée synodale
au Grand Couvent de Gramat

exemple, qu'il soit sans défaut, sans fragilité, sans limites, tant physiques qu'intellectuelles ou psychologiques. Certains prêtres apparaissent fortement fragilisés. Notre époque ne les ménage pas. Ceci éprouve inévitablement les communautés où ils sont envoyés. Saurons-nous voir comment le Christ souffrant nous invite à marcher vers lui sur l'eau agitée de ces situations délicates ? Nous avons à chercher ensemble des solutions qui ne seront pas magiques. Certains choix d'organisation de l'Église devront sûrement être posés car la situation actuelle conduit souvent à trop demander aux prêtres.

Accueillir dans la foi le pasteur qui vient à nous au nom du Christ, ne consiste aucunement à le sur-sacraliser. Nul ne doit oublier que les actions d'un prêtre sont, au moins en partie, conditionnées par sa personnalité humaine. Il ne s'agit donc pas de spiritualiser une situation de souffrance. On aide aussi le prêtre, parfois, en le corrigeant, en l'avertissant si l'on perçoit des dérapages, des inadéquations entre sa vocation et son style de vie. Si l'on a été capable de respecter le prêtre comme un être humain normal avec ses talents, ses goûts, ses faiblesses et si l'on a reconnu en même temps la

grâce propre de son ordination, on peut alors l'aider à être pleinement prêtre en encourageant sa bonté, en stimulant la générosité qui est en lui depuis qu'il a répondu à l'appel de Dieu.

La violence du vent contraire

« *Devant la violence du vent, [Pierre] eut peur* » (Mt 14,30). Nous retrouvons ici la peur, jusqu'à l'expérience de l'échec : « *Il commençait à couler* ». Il serait vain, ou même dangereux, d'ignorer la violence du vent. Le temps de la vie de l'Église que nous traversons actuellement nous interdit, à l'évidence, d'ignorer que le vent est violent. Il n'est pas seulement contraire, mais violent. Nous pouvons y perdre des plumes, ou davantage encore, nous perdre nous-mêmes, commencer à couler. Pierre coule parce qu'il se fige dans sa marche, il perd pied, il perd de vue le Christ qui l'a appelé à marcher dans la confiance. Son regard est comme focalisé sur le vent violent, et il se laisse prendre par le piège de cette violence. Certaines formes de crispations, au sein de l'Église, peuvent être très graves. Elles manifestent une perte de confiance en Dieu et peuvent mettre en danger l'entourage. On verse alors rapidement dans des formes d'abus, abus d'autorité, abus spirituels ou de conscience, sans parler aussi d'abus sexuels. Ces derniers constituent des délits ou des crimes et doivent être sanctionnés. Mais nous ne pouvons lutter contre cela seulement par la menace de la sanction car, alors, il est toujours trop tard. Il faut attaquer le « vice » à sa racine.

L'écoute de victimes a mis au jour qu'à la source des abus sexuels dans l'Église, il y a toujours eu des abus spirituels et des

abus d'autorité. Cela est d'autant plus préoccupant que l'on mesure davantage aujourd'hui que ces drames sont omniprésents dans la société, au sein même des familles. Quand un individu se perçoit en position de domination sur un autre, il peut être tenté de profiter de la situation, d'en abuser. Mais cette tentation est aussi le signe d'une faiblesse intérieure des auteurs d'abus, la conséquence d'une détresse profonde, parfois d'une perversion, mais surtout d'une incapacité ou d'une grande difficulté à nouer des relations saines, des relations de liberté et d'estime mutuelle. Prise dans les tempêtes de ce monde, l'Église devient, elle aussi, un lieu de chute pour ceux qui perdent confiance en Jésus qui vient. On est alors tenté par l'abus spirituel : *si les gens ne semblent pas assez attirés par le Père à notre goût, alors poussons-les de force ou séduisons-les, vendons-leur du rêve en lieu et place de la bonne nouvelle !* La mission se mue alors en agressivité commerciale, mais ce n'est pas la vérité et cela relève de la manipulation.

La relation qui permet d'avancer

« *Se croire soi-même à la bonne place* » parce que nous sommes catholiques est toxique pour la vie spirituelle, c'est l'attitude du pharisien qui se croit juste et méprise tous les autres (cf. Lc 18,9). De même, la compétition avec les autres confessions religieuses ne fonctionne pas. Ce qui gêne profondément nos contemporains et qui fait terriblement peur aux adultes qui viennent demander un mariage ou le baptême de leur enfant, c'est que nous donnons parfois l'impression que l'Église est *jugeante*, que les catholiques se croient au-dessus des

autres, drapés dans des certitudes écrasantes. Les jugements mutuels n'aident personne et donnent un contre-témoignage. Du reste, faire comprendre que nous évaluons la moralité des actes sans juger les personnes n'est jamais facile. Reconnaissons que nous avons d'abord à travailler sur nous-mêmes pour intégrer cela et apprendre à estimer chaque personne, à la respecter profondément, pour être capable de l'accueillir et l'écouter sans arrière-pensée.

C'est la relation qui permet d'avancer. Les règlementations, des protocoles pastoraux pré-rédigés, les cadres d'action prétendument valables pour tous, sont autant de fuites de la relation avec sa part d'imprévu, sa difficulté propre pour intégrer les blocages de l'autre ou ses incapacités, son histoire spécifique. On passe alors aussi à côté des atouts spirituels et de la grâce propre de celui que l'on prétend aider en le faisant entrer dans un itinéraire prédéfini. La paresse relationnelle détruit, en fait, les liens ecclésiaux. Quand Pierre cesse de fixer son regard sur Jésus, il ne voit plus que la violence du vent et il commence à couler. Mais ce naufrage est salutaire car il tend de nouveau la main : « *Seigneur sauve-moi* » (Mt 14,30). Garder confiance dans la présence de Jésus au milieu des tempêtes est l'unique repère, toujours valable et pour tous.

De temps en temps, à l'évêché, nous recevons des lettres de personnes qui renient leur baptême et veulent que ce soit inscrit sur les registres. Ce n'est pas le baptême, en lui-même, qui les a traumatisées, mais une éducation religieuse qui n'a pas su les mettre en contact avec Dieu et a semblé leur imposer des

formes extérieures de religion. Ces personnes se sentent victimes d'injustice. A défaut d'avoir été aimées pour ce qu'elles sont, d'avoir senti autour d'elles l'action de grâce pour la merveille que Dieu a fait en leur donnant la vie, elles se sont senties prises dans des contraintes morales ou culturelles. Cette détresse dénonce des manques d'écoute et de respect des cheminements. Personne ne devrait utiliser la parole de Dieu pour mettre la main sur les autres. Récupérer la Parole de Dieu est l'attitude du diable lors des tentations de Jésus. Il n'est pas correct de s'appuyer sur une phrase de l'Écriture pour obtenir des autres ce que nous voudrions qu'ils fassent. Jésus lui-même laisse partir le jeune homme riche (cf. Mt 19,22) on ne sait pas s'il reviendra. Cette manière de ne pas conclure, fréquente dans les Évangiles, laisse

totallement libre la réponse de chacun des auditeurs de la Parole.

Accompagner la quête spirituelle de nos contemporains est parfois difficile mais correspond à un grand besoin actuel. Les lieux d'écoute à ce niveau du sens de l'existence, de la vie et la mort, de la liberté et de l'amour, de l'origine et du terme, manquent cruellement à quantité de personnes qui portent seuls leurs questionnements.

1. *Comment expérimentons-nous la relation actuelle de l'Église à la société ?*
2. *Par dessus les tensions et les insécurités, qu'est-ce qui nous aide ou pourrait nous aider à continuer d'avancer vers le Christ ?*
3. *A quels changements ou à quelles persévérances sommes-nous appelés pour continuer ce chemin avec les autres ?*

3 Accoster pour partager la foi avec tous

Jésus ne s'arrête pas à ceux qui le cherchent déjà, il va traverser la mer pour se faire proche d'autres personnes, pour apporter le salut à tous. Jésus va au devant de ceux qui ne le cherchent pas encore et, aussitôt, il entend leurs demandes, comme à Génézareth où on le supplie de laisser les malades toucher son vêtement (Mt 14,36). Jésus est toujours en avance sur nous et nous entraîne toujours au-delà des succès apparents. À Génézareth, « *les gens de cet endroit reconnurent [Jésus], firent prévenir toute la région et on lui amena tous les malades* » (Mt 14,35). Cette répétition « *toute la région* », « *tous les malades* », rejoint une insistance du Seigneur, cette invitation large retranscrite notamment

dans la finale de l'Évangile selon saint Matthieu : « *allez, de toutes les nations, faites des disciples* » (Mt 28,19).

La joie d'annoncer l'Évangile à tous

Il convient de nous demander à présent au nom de quoi il faudrait annoncer cette foi à ceux qui ne demandent rien à l'Église. Quel est le motif d'une évangélisation pour tous ? Cette question est très importante pour ajuster nos manières d'évangéliser. Nous avons déjà évoqué les peurs qui peuvent secouer la nacelle de nos communautés fragiles. Mais nous sentons bien que la peur ne peut être une raison valable. Elle peut, en revanche, provoquer des crispations et

des postures toxiques, peu crédibles et, finalement peu conformes à l'Évangile.

En revanche, nous avons déjà noté la force de ces mots de l'Évangile : « *Jésus obligea ses disciples à remonter dans la barque et à le précéder sur l'autre rive* » (Mt 14,22). L'impératif ne concerne pas seulement le fait de remonter dans la barque de l'Église, mais aussi d'aller sur l'autre rive. Là est la mission. Saint Paul exprimait ce même impératif de la mission : « *annoncer l'Évangile, ce n'est pas là pour moi un motif de fierté, c'est une nécessité qui s'impose à moi* » (1 Co 9,16). C'est une image de la mission même de Jésus qui, lui, est capable de marcher sur la mer sans s'y enfoncer. Il n'a pas besoin des disciples pour traverser, mais il les pousse à participer, puis il les rejoint dans leur traversée, là même où ils éprouvent la peur.

La traversée de Jésus, pourtant, sera passage par l'épreuve et la mort sur la croix et, enfin, résurrection, victoire de la vie sur la mort, joie définitive. Sa marche sur les eaux préfigure tout cela, elle est l'image de l'ensemble de sa mission de Fils de Dieu, venu en ce monde de péché et de mort, pour y faire triompher la vie. Et il oblige ses disciples à emprunter avec confiance ce même itinéraire, avec leurs moyens humains : cette barque précaire est la figure de notre mission. Mais lorsque Jésus rejoint les disciples dans leur épreuve, il vient leur transmettre la force nécessaire pour la mission, malgré sa difficulté et même son caractère impossible pour les seules forces humaines : « *Jésus étendit la main, saisit [Pierre]* » (Mt 4,31). Le contact personnel avec le Christ fortifie la foi et produit une pacification et une joie communicative. La

joie de l'Évangile, pour être une joie qui dure, devra se communiquer. Elle ne peut laisser les autres de côté. Comment demeurer joyeux si d'autres ne partagent pas cette joie ?

Sortir et proclamer explicitement l'Évangile

Depuis que le cardinal Suart constatait en 1943 que « *l'ensemble de nos populations ne pense plus de manière chrétienne [...] pour les rejoindre, il faut sortir de nos maisons et aller au milieu d'elles* », on sait que l'époque actuelle nous pousse à sortir de nos églises pour évangéliser nos compatriotes. En 80 ans les modalités ont beaucoup varié et l'accent actuel de l'évangélisation semble porter sur l'annonce explicite à ceux qui ne demandent rien et ne connaissent pas la bonne nouvelle de Jésus. Le pape François invite à répéter sans cesse le « *kérygme* » (résumé de la foi au Christ Sauveur venu transformer nos vies, cf. Ac 2,14-36).

Néanmoins, on ne peut pas faire comme si annoncer l'Évangile ne suscitait, chez ceux qui l'entendent aujourd'hui, aucune représentation mentale, comme s'ils étaient toujours vierges de toute idée sur le Christ et l'Évangile. La crise des abus sexuels qui attire aussi l'attention sur beaucoup d'abus d'autorité ou d'abus spirituels, c'est-à-dire plus concrètement de manipulation mentale au sein même de groupes réputés très évangélistes, engage à se donner des critères sérieux pour ne pas annoncer la foi de manière contre-productive parce que cela sera massivement perçu comme un « *prosélytisme* », au sens moderne du mot. Le mot « *prosélytisme* », qui avait un sens positif à l'origine, dénonce habituellement



Paroisse de Souillac. Juin 2019

aujourd'hui l'absence de respect de la liberté de conscience des destinataires d'un message. Ce mot évoque au mieux des formes maladroites de propagande et au pire, un racolage comportant des pressions, du harcèlement, des formes de conditionnement psychologique.

Évangéliser de la manière que Dieu veut n'est possible, en réalité, et cela a été rappelé très souvent, en particulier dans les enseignements des papes sur la nouvelle évangélisation, qu'au prix d'une permanente conversion personnelle.

Par ailleurs, les témoignages de foi ont plus de portée s'ils sont présentés à plusieurs, sous forme de dialogue, d'interview et, mieux encore, en faisant dialoguer plusieurs témoins de la même foi vivante. Plus généralement, un témoignage à plusieurs est plus ecclésial et il portera bien davantage.

Dieu proche et transcendant

Jésus marche sur la mer (Mt 14,25). Il aurait pu se contenter de nager, en position horizontale, mais non, il se tient debout et marche, manifestant la verticalité de sa mission qui découle de sa relation au Père, de la dimension transcendante de Dieu. Le défi central qui apparaît derrière l'éclatement de la société contemporaine est celui de notre rapport avec la

transcendance. La mission à la suite de Jésus prend toujours sa source dans un regard tourné vers Dieu le Père. Jésus lui-même ne fixe pas son attention sur les succès apostoliques qu'il rencontre, mais se retire dans des lieux déserts ou dans la montagne, pour prier. Pendant qu'il oblige ses disciples à remonter dans la barque pour le précéder sur l'autre rive, Jésus s'est retiré dans la montagne pour prier en retrait après avoir renvoyé les foules (cf. Mt 14,23). Il nous montre l'exemple : notre regard doit s'élever pour chercher sans cesse le Dieu transcendant. Il se peut que le déficit ambiant de reconnaissance de la transcendance de Dieu pollue aussi notre propre regard sur la mission de l'Église et nous pousse à un volontarisme obsédé par l'efficacité quand il s'agit surtout d'être et demeurer réellement en présence du Dieu invisible et tout-puissant : « *Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là porte beaucoup de fruit, car, en dehors de moi, vous ne pouvez rien faire* » (Jn 15,5), dit le Christ.

La transcendance de Dieu se découvre paradoxalement à travers sa présence au quotidien. Ouvrons nos yeux pour voir ce que Dieu donne, de manière humble et discrète : la prière d'un enfant, l'effort de sobriété d'un nanti, les gestes de partage qui font grandir, la compassion et le soin des malades, l'accueil de la vie et l'encouragement de ceux qui sont dans l'épreuve, la beauté d'un chant de louange qui rassemble et réchauffe nos cœurs fragiles... Notre monde désenchanté a plus que jamais besoin de retrouver des chemins d'accès à la transcendance. La foi chrétienne sait que Dieu s'est fait proche de nous pour nous permettre d'aller

vers Lui. Il devient alors facile de vérifier si Dieu, le Tout-Autre, a une place réelle dans nos vies car si c'est le cas, il devient naturel d'accueillir l'altérité en général. La foi en Dieu nous pousse à accepter des regards extérieurs et des déplacements. Tandis que si nous cherchons à nous réfugier dans l'entre-soi, à nous complaire uniquement avec ceux qui pensent et agissent comme nous, c'est que nous ne comptons pas beaucoup sur Dieu.

Toute initiative missionnaire doit assumer l'altérité, accepter des regards extérieurs, des moyens pour rendre-compte et développer ce rapport à l'altérité. Car Dieu seul est l'agent de la mission et nous ne faisons que participer à une œuvre qui nous dépasse et nous échappera toujours.

Mettre le pauvre au centre

Le fait d'annoncer l'Évangile aux plus pauvres, sans en retirer aucune gloire personnelle ni d'avantage quelconque, est signe d'ouverture au Dieu transcendant, cela veut dire que l'on n'agit pas pour soi mais bien selon Dieu. Au cœur de l'annonce de l'Évangile se trouve cette bizarrerie qui consiste à placer au centre, le plus pauvre, le plus marginal, celui qui est rejeté ou malade, jugé impur comme le lépreux, le possédé ou la femme méprisée. Ce « prendre soin » du pauvre qui vient de l'Évangile a marqué profondément la civilisation occidentale, spécialement capable d'investir des moyens incroyables pour soigner les malades, offrir aux personnes avec un handicap des accès au maximum de services et pour tenter d'accompagner et de socialiser les chômeurs, les immigrés et les précaires. Nous voyons aussi les limites de cette générosité sociale quand

il s'agit des migrants, des enfants à naître non désirés ou des personnes en fin de vie qui auraient besoin de soins palliatifs. Quand l'Église, de façon prophétique, rappelle que ces êtres précaires existent et doivent être accueillis pleinement, placés au centre de notre attention, elle s'en trouve souvent elle-même rejetée, discréditée ou suspectée de fermeture d'esprit. Mais, en cela, elle est fidèle plus que tout à sa mission et elle fait le choix de se placer, comme le Christ, au rang des pécheurs et au service des petits et des pauvres. Dans sa proximité avec les humbles, l'Église sait aussi recevoir ce que les plus vulnérables ont à apporter à tous : leurs dons, la singularité de leur regard sur le monde. C'est ce qu'on appelle la diaconie de l'Église, dont nos diacres rappellent la haute valeur évangélique.

Marcher avec le Christ pour faire les œuvres de l'Esprit Saint

La docilité à l'Esprit Saint n'est pas facile. Elle est même insécurisante, tout autant que le fait de marcher sur les eaux, comme Jésus le demande à Pierre. Il faut ici noter l'audace de Pierre qui est pourtant dans une situation délicate, sa barque étant battue par un vent contraire, tandis qu'il voit une sorte de fantôme s'avancer. Jésus leur dit « *confiance, n'ayez plus peur, c'est moi* », et Pierre répond : « *Seigneur, si c'est bien toi, ordonne-moi de venir vers toi sur les eaux.* » (Mt 14,28) Pour Pierre, ce qui compte, c'est de vérifier si c'est bien Jésus qui arrive. Il est prêt à risquer sa vie pour cela, pour ne pas se laisser guider par un mauvais esprit. Quel courage ! Et quelle droiture d'intention !

Au fond, les spirales d'échec qui caractérisent l'évangélisation depuis des décennies

malgré d'innombrables expérimentations créatives, sont-elles seulement à dénoncer ou bien nous disent-elles quelque chose de la part du Seigneur ? Une chose est sûre, dans sa miséricorde, le Seigneur vient nous rejoindre sur la mer redoutable. Et nous voyons que bien des germes du royaume de Dieu, souvent humbles et discrets, font la vie de nos paroisses et de nos mouvements. Là précisément où les statistiques semblaient dire qu'il n'y aurait bientôt plus rien, des lueurs d'espoir naissent, des hommes, des femmes se lèvent et adoptent la joie de l'Évangile. Les petites fraternités locales, les petits groupes où l'on marche ensemble vers Jésus, sont souvent des lieux de mission, des lieux où l'Évangile rayonne et attire, même modestement.

La seule chose qui compte pour Pierre, c'est de savoir si c'est Jésus ou pas qui les rejoint dans la tourmente. Dans la situation actuelle de l'Église au milieu d'un monde déchristianisé, indifférent et parfois hostile, il devrait nous importer plus que tout de chercher à vérifier si nos initiatives missionnaires nous mettent bien en présence de Jésus et non de nos illusions. Pour cela, devons-nous être toujours prêts à relire nos actions à la lumière de l'Évangile et à les critiquer pour purifier nos intentions apostoliques. S'il arrive parfois que tout s'effondre ou s'émiette dans des œuvres, cela peut fort bien être un avertissement de Dieu qui veut purifier nos manières d'agir. C'est douloureux et nous voudrions souvent passer très vite à autre chose pour ne plus y penser. Pierre, lui-même, refusera que Jésus porte la croix et meure : « *non cela ne t'arrivera pas* » (Mt 16,22) mais la riposte du Seigneur est cinglante : « *passe*

derrière moi, satan, tu es un obstacle sur ma route, tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes » (Mt 16,23). Dans l'épisode de la marche sur les eaux, en voyant la violence du vent, Pierre commence à couler. Or c'est précisément à partir de cette expérience qu'il peut être sauvé par le Seigneur qui lui tend la main et le saisit. « *Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?* » (Mt 14,31). Ils remontent dans la barque et le vent tombe. Alors les disciples sont capables d'une belle confession de foi, quasiment liturgique et très explicite : « *vraiment, tu es le Fils de Dieu* ».

1. A travers l'histoire de notre propre foi, quels événements nous ont conduits à une démarche d'appropriation personnelle et à une joie de croire que nous aimerions partager avec les autres ? 2. Comment nous situons-nous vis-à-vis du défi d'annoncer la foi à tous ? 3. Si nous pensons que la proposition de la foi est pertinente aujourd'hui, comment pouvons nous nous y prendre ? Qu'est ce qui nous semble devoir être évité ?

Conclusion

Récapitulons quelques pistes essentielles qui se dégagent de nos réflexions.

L'Église, dans notre diocèse, grandira si chaque baptisé cherche d'abord à grandir lui-même en charité, en dépassant ses peurs avec l'aide des autres pour se convertir à une plus grande fidélité à l'Évangile. Je souhaite que se développent dans le diocèse des lieux, des occasions de dialogue, de débat véritable et exigeant, en réunissant des personnes qui n'ont pas

toutes les mêmes goûts ni les mêmes idées, en sorte que l'on ne sache pas d'avance ce qui en sortira mais que l'on s'ouvre réellement à l'Esprit Saint.

L'effort pastoral dans notre diocèse devra être de plus en plus au service d'un chemin vers le Christ offert à tous, en s'appuyant sur un discernement communautaire où chacun, femmes et hommes, puissent faire l'expérience de l'Esprit Saint qui leur est donné. Pour réaliser cela, nous aurons à développer des propositions de formation adaptées et des repères pastoraux favorisant une approche des sacrements par tous. Je souhaite également que soient mis en place des lieux d'écoute pour partager sur le sens de l'existence, la vie et la mort, la liberté et l'amour, l'origine et le terme... Dans le même esprit, je souhaite que se développent les petites fraternités locales missionnaires, ainsi que tous les petits groupes où l'on marche ensemble vers Jésus. Pour que la richesse des diverses vocations soit vraiment une lumière pour chacun, je souhaite en outre que fonctionnent pleinement dans les paroisses (comme à l'échelle du diocèse, évidemment) les différents conseils pastoraux et économiques, ainsi que les EAP.

Pour annoncer l'Évangile, même à ceux qui ne demandent rien à l'Église, la priorité est de s'appuyer sur le Christ pour laisser agir notre désir de partager la foi, en nous efforçant de nous libérer de nos peurs, de nos calculs intéressés, de nos besoins de reconnaissance ou de réussite personnelle. Nous veillerons à laisser place à l'altérité dans chacune de nos initiatives, en y intégrant des regards extérieurs. Pour témoigner du Dieu transcendant dans un monde qui ne croit plus, à l'exemple de Jésus, il est nécessaire de prendre régulièrement le temps de la prière, en cœur à cœur avec le Père, afin qu'il nous donne son Esprit Saint pour transformer nos existences et pour discerner ce qu'Il attend vraiment de nous. Je souhaite que soient proposés des lieux et des moyens d'accompagnement, de relecture et des temps spirituels d'approfondissement.

Sur des eaux redoutables, l'appel de Jésus nous invite à la confiance pour partager largement notre joie, la joie de l'Évangile !

+ Mgr Laurent Camiade
Evêque de Cahors



Assemblée synodale du 26 novembre 2022 à Gramat